

C'était une saison non inscrite sur le front de la terre
 Il plut des hommes seuls
 autant de ports sculptés dans les visages
 que d'océans apprivoisés
 Seules nos maisons marchaient
 des cercueils amarraient à nos portes
 et des morts séchaient sur nos fenêtres leurs doigts rouillés
 Seules nos maisons marchaient
 Nos hommes filiformes étreignaient des poupées
 nos femmes prolongeaient leurs corps jusqu'aux quais
 Nos enfants en papier s'épinglaient sur les murs des écoles
 Seules nos maisons marchaient

Les ombres et leurs cris (Ed. Belfond), Prix Apollinaire 1980

Aux morts

Savez-vous ce qu'est encore un arbre ?
 le bruissement d'ailes d'une pierre ?
 l'écorce craquelée d'une journée de chaleur ?
 savez-vous dire dans quel pays les arbres se déplacent à pied ?
 si la lune dort sur sa joue gauche
 si elle chausse des bésicles
 pour vérifier l'heure aux horloges de la planète ?
 Savez-vous que derrière vos dos recommencent sans cesse les saisons ?

Inédit

La surface d'un automne
 est inversement proportionnelle
 à la hauteur de sa tristesse
 et l'oiseau interrogé
 multiplie sans difficulté
 le basilic par le rhododendron
 répète après moi :
 la distance qui sépare deux pluies
 se mesure en arpents de silences
 répète après moi :
 le périmètre d'une saison
 est divisible par son rayon...
 de lune cela va de soi...

Sa peau était d'une telle ampleur
 qu'il pouvait s'accroupir au fond
 s'y asseoir en tailleur
 et même y recevoir certains amis
 comme sa voix et son ombre

Retiens ceci :
 une bruyère qui se dit nièce d'un coq
 et petite-fille d'un brouillard
 est mal vue dans les milieux brumeux
 alors qu'un nuage même empaillé
 a ses entrées dans les rizières les plus fermées
 il lui suffit de pleuvoir en s'agenouillant

La fin de la maison s'annonça
 par le départ massif de ses pierres
 Elle claqua le sud derrière son dos
 tira le verrou de l'automne
 et s'en alla
 une poutre sous chaque bras
 non sans avoir dit deux mots
 à la porte avachie sur son seuil
 non sans avoir lancé ses quatre vérités à la
 cheminée
 nippée dans ses hardes de fumée

Qui parle au nom du jasmin (E.F.R.)

Vénus Khoury-Ghata

Née au Liban. Études de lettres. Chroniqueur dans la presse libanaise et dans la revue *Europe*. Des chroniques également dans *Le Figaro* et *La Sape*.

A publié des poèmes :

Visages inachevés, 1967 et *Terres stagnantes*, 1969 (Ed. Seghers).

Au sud du silence, 1975 (Ed. Saint-Germain-des-Prés).

Les ombres et leurs cris, 1980, Prix Apollinaire (Ed. Belfond).

Qui parle au nom du jasmin, 1980 (E.F.R., Petite Sirène).

Et des romans :

Les inadaptés, 1971 (Ed. du Rocher).

Dialogue à propos d'un Christ ou d'un acrobate, 1975 (E.F.R.).

Alma Cousue-main, 1977 (Ed. Régine Deforges).

Le Fils empaillé, 1980 (Ed. Belfond).

Sous presse : *Un faux pas du soleil*, poèmes (Ed. Belfond).



Qui a dit qu'il était mort ?
 On n'avait fait que clore les volets de son regard
 et éteindre ses doigts pour endormir son ombre
 Son nom gravé dans la pierre ?
 C'est pour apprendre aux oiseaux la dictée
 Et ce trou de cimetière
 c'est pour compter les orteils du cyprès
 Pour l'abriter puisqu'il pleut dans sa maison
 Qui parle d'enterrement ?
 Il a déménagé dans la terre pour percer avec un chardon.

Inédit